

Je me souviens descendre de ma chambre de Cascade et m'engouffrer avec douceur dans les bras de la ville.

La chaleur maternelle m'enivre alors. Je plonge dans cette mer de foule, légère, protectrice. J'ai envie de me blottir dans le ventre de la ville chaude, colorée, animée. J'y ressens une sécurité.

Elle me porte comme une mère porte son enfant.

Parfois, je me souviens, je reste longtemps dans ma chambre au calme à lire, à me reposer, à écouter au loin le bruit de la rue. Et quand l'envie de sortir me saisit, je traverse le long couloir et je descends les escaliers ajourés de l'hôtel. À chaque fois, la même impression agréable m'envahit. J'aime faire durer ce moment transitoire. Je descends les marches lentement et me prépare au spectacle avec émerveillement. J'aperçois dans les lucarnes du vieil immeuble, un bout de ciel, de terrasse accrochée, le bleu de la somptueuse Porte Bab Boujloud. Alors que je me situe dans cet entre-deux suspendu, je vais soudain voir le monde, l'extérieur fourmillant, la rue vivante.

La lumière est plus intense au fur et à mesure que je descends les marches.

Le sourire habite mon corps.

Et puis... je me trouve dehors à l'entrée de Cascade.

Et je regarde. Immobile, ébahie, étourdie, avant de plonger dans le bain de la Vie.

Je n'arrive pas à imaginer le vide de Fès.

Ces femmes qui d'habitude font leur marché, arpentent d'un pas invisible et discret les ruelles de la ville, se sont-elles envolées ? Les yeux écarquillés des enfants, les sourires timides ou les rires éclatants, les embrassades de ces gens ne peuvent pas avoir disparu de ce beau paysage ! Et cette petite dame assise par terre dans un coin de rue, coincée entre deux

grands étals tenus par des hommes; cette petite dame qui vend ses harchas, ses galettes de semoule et ses rghaifs, ses délicieuses crêpes au miel faites tous les jours avec amour dans sa maison familiale ? A-t-elle disparu aussi ?

J'aimais lui acheter tous les matins, en sortant de ma chambre, ses bonnes petites brioches, les krachels ! Elle me reconnaissait. Elle m'offrait tous les jours son petit sourire timide.

Comment ai-je pu la voir, me demandais-je ? Elle, si petite, si transparente, cachée derrière son étal de fortune. A-t-elle beaucoup de clients ?

Qu'est-elle devenue cette petite dame aujourd'hui, en cette période de confinement mondial ?

A-t-elle de quoi subsister ?

Je suis contente d'être rentrée, d'être près de mes enfants, ma famille, au cœur de mon foyer.

Je suis contente de ne pas avoir connu Fès en guerre, abandonnée de toute vie humaine.

J'ai vu la place Jemaa El-Fna, vide. Je l'ai prise en photo.

Le silence de Marrakech m'a fait l'effet d'une bombe.

Je ne veux plus revoir ces images.

#### 4 AVRIL

Ce matin, je me lève et mon regard se pose quelques minutes sur la grande affiche du couloir, agrandissement d'une photo prise au détour d'une ruelle de la ville bleue de Chefchaouen.

Je pense alors à notre escapade avec Youssef.

Je pense à mes amis de là-bas : ma copine Raja, Saïd son mari, Ismaël, mais aussi Imad, le beau berbère que j'ai rencontré à Essaouira, l'homme du désert.

Je me promène dans Fès, au cœur de la médina, entre ses larges murs et ses ruelles sombres et étroites qui débouchent parfois de manière fortuite sur une rue grouillante d'enfants jouant dans des espaces réduits, un coin d'une impasse, une cour, ou travaillant dans des échoppes minuscules. Je revois ces nombreuses portes cloutées derrière lesquelles se cache l'opulence ou au contraire la misère, les teinturiers qui brassent les bains multicolores, les tanneurs qui piétinent sous un soleil de plomb les peaux trempées dans des cuves immenses. Indigo, safran, coquelicot, les couleurs éclatantes rayonnent sous mes yeux comme des éclats de lumière. Je contemple ce spectacle auquel j'appartiens à cet instant. J'entends les sabots des ânes sur les pavés, les cris de leur guide « balak balak », les coups de marteau des ferronniers, le brouhaha des passants, le caquètement des poules, les rabots des menuisiers, l'appel des marchands ; les odeurs de crottes de mulets, d'égouts à ciel ouvert, de teintures, de sciures de bois, de cuir fraîchement travaillé, de pains chauds sortis tout juste des grands fours, viennent se mêler aux images enivrantes, dérangeantes, fabuleuses et repoussantes à la fois.

Sur la scène, de nombreux chats passent tranquillement.

Beaucoup sont maigres.

J'aime entendre ce concert.

Voir les couleurs de ce paysage.

Sentir mon Maroc...

Envolé !